

dont les effets se font sentir dans le cours de la vie, sont contractées dans la salle de l'école. Elles ont souvent pour cause le défaut d'exercice; elles sont dues, d'autres fois, à la longue et fatigante position que l'enfant est forcé de garder; tantôt elles ont pour origine un travail excessif; et c'est encore tantôt à l'air vicié qu'il respire ou aux changements subits du chaud au froid qu'on peut les attribuer. Si l'instituteur entend quelque peu la physiologie humaine, il éloignera de l'enfant tout ce qui peut devenir, pour lui, une cause de souffrance.

Il est principalement responsable du développement intellectuel de son élève. L'éducation s'opère graduellement. Chaque chose en son temps. Certains aliments ne conviennent pas à toutes les intelligences. En général, c'est par les éléments que doit commencer l'instruction de l'enfant. Les choses qu'il est le plus à portée d'apprendre sont les premières qu'on doit lui faire connaître. La lecture, naturellement, vient d'abord avant tout. Après la lecture et ses accessoires, l'épellation et la définition des mots, l'auteur suggère l'étude de l'arithmétique mentale. L'idée de l'unité est celle qui naît le plus tôt dans l'esprit de l'enfant. On peut donc lui apprendre à compter de bonne heure et à faire les diverses opérations que l'on appelle addition, soustraction, multiplication et division. Il n'a pas besoin de livre pour faire cette étude. La géographie suit de près l'arithmétique mentale. Une carte est un tableau qui plait aux yeux de l'enfant, et, dès que ce tableau lui représente des objets qui lui sont familiers, tels que sont, par exemple, le jardin où il a l'habitude d'aller se promener, l'arrondissement où se trouve situé son école, le village ou la ville où on l'a souvent conduit, ils ne manquent pas d'exercer chez lui le plus vif intérêt. L'histoire va de pair avec la géographie. L'on commettrait une grave erreur en ne la lui faisant apprendre qu'avec les dernières choses dont se compose le cours que l'on fait suivre à l'enfant. Le crayon et l'ardoise doivent être mis de bonne heure entre ses mains; l'un et l'autre lui sont de très utiles auxiliaires. On peut, sans inconvénient, attendre qu'il ait dix ans pour le faire écrire avec une plume, parce qu'à cet âge les muscles ont acquis assez de force pour la tenir fermement. L'arithmétique écrite succède à l'arithmétique mentale; mais l'une et l'autre peuvent aller ensemble. La grammaire doit servir de complément aux autres branches d'instruction; il faut une certaine maturité d'esprit pour en bien comprendre les règles, et, si l'intelligence est rétive, c'est en pure perte que le maître contraindra les élèves à écouter ses leçons. Qu'il l'enseigne de bonne heure; car le plus tôt sera le mieux.

Savoir étudier et savoir ce que l'on étudie, sont deux choses également importantes. La plupart des enfants ne se livrent à l'étude que dans le but de se préparer à répéter la leçon qu'on leur a donnée à apprendre. Ils ne savent que la réciter, et voilà tout. C'est du pur mécanisme. Ils retiennent la phraseologie et ils ignorent les principes; ils étudient leur livre et ne font que peu de cas du reste. Le maître doit les encourager et leur apprendre à mieux faire. C'est l'entente du sujet de la leçon qu'ils doivent avoir et non la simple mémoire de mots vides de sens. Soyez certains que vos préceptes auront tout l'effet que vous en attendez sur l'enfant à qui vous aurez appris à bien étudier.

Les mœurs de l'instituteur doivent être irréprochables; elles se réfléchissent, en quelque sorte, dans l'enfant. Ses paroles, d'ailleurs, seraient sans effet s'il ne prêchait aussi d'exemple. On l'épie, on l'observe, on l'imité, non seulement à l'école, mais encore dans sa famille. Qu'il serve donc en tout de modèle à l'enfance!

Quoique ses moyens ne lui permettent généralement pas d'être mis avec bien de la recherche, qu'il s'étudie néanmoins à porter des vêtements convenables à sa position et qu'il ne néglige jamais surtout la propreté. On en fait aujourd'hui presque une vertu.

L'ordre rigoureux qu'il doit faire observer par ses élèves, il doit lui-même en donner l'exemple en tout et partout. Qu'il fasse donc régner dans son langage et ses manières, la plus parfaite politesse. Un instituteur dont la parole est grossière est une anomalie. On ne devrait le tolérer nulle part. Par politesse, on ne doit pas entendre l'acte ridicule qui consiste à céder en tout le pas aux personnes dont on désire gagner la bonne opinion; elle ne consiste pas non plus dans des salutations à tout venant ni dans ces quelques formules d'étiquette admises dans un certain monde. La politesse est fondée sur la bienveillance, et c'est une qualité que doit posséder l'instituteur. Partout où l'enfant s'offre à lui, qu'il l'accueille avec des regards et des paroles de bonté. S'il en reçoit quelque marque d'intérêt, qu'il sache le reconnaître. La véritable politesse se reconnaît aisément: tous les âges de la vie y sont sensibles et spécialement l'enfance.

L'exactitude est encore une qualité dont un instituteur ne saurait se passer. Qu'il se montre zélé sous ce rapport et soit toujours le premier à l'école. Un maître qui s'y rend tard une fois la semaine,

ou même une fois chaque mois, ne peut, de bonne grâce, reprocher leur manque de ponctualité à ses élèves. Qu'il ouvre et ferme régulièrement son école. Il est des personnes qui se font un devoir de prolonger la leur en dehors des heures ordinaires; mais il est douteux que ce soit là agir bien sagement. Si l'instituteur désire consacrer plus de temps à l'enseignement, il est bien libre de le faire; mais que ce ne soit au moins qu'avec des élèves qui se sont rendus coupables d'infractions à la discipline, ou avec ceux qui ont la volonté de rester après les autres pour profiter de ses leçons. En général, il devrait s'abstenir d'agir ainsi; sa santé et celle des enfants qu'il surveille en pourraient souffrir.

L'étude est d'une nécessité absolue pour l'instituteur; s'il n'a pas soin de s'y livrer, les connaissances qu'il a déjà acquises et qui lui sont indispensables, finiront tôt ou tard par lui faire défaut. Pour parer à ce grave inconvénient et se mettre au niveau des progrès que fait l'art de l'enseignement, il n'a d'autre ressource que celle que lui offre l'étude. Qu'il s'y livre donc régulièrement chaque jour; il en peut trouver le temps. L'ordre qu'il est, d'ailleurs, tenu d'établir dans toutes ses actions doit nécessairement le lui donner.

(A continuer.)

Bulletin des publications et réimpressions les plus récentes.

Paris, Novembre et décembre 1858.

EMILE DE GIRARDIN.—Questions de mon temps, de 1836 à 1856. L'ouvrage aura 12 volumes avec une introduction.

MARCELLUS.—Chateaubriand et son temps, 506 pages in-8. Prix, 7 fr. 50 c.

MELANGES d'histoire et d'archéologie bretonne, tome 2, troisième partie, 217 pages in-12. 3 fr. 25 c.

PELOUZE.—Traité de l'éclairage au gaz, nouvelle édition, 2 vols. in-8, et atlas. Prix, 15 fr.

COGNAT.—Clément d'Alexandrie, sa doctrine et sa polémique, 610 pages in-8. Prix, 6 fr.

FLAVIUS JOSEPH.—Œuvres complètes avec une notice biographique, par J. O. Rochon, grand in-8, à deux colonnes, 879 pages.

New-York, janvier 1859.

THE GREAT REPUBLIC MONTHLY.—112 pages, grand in-8, à deux colonnes. C'est la première livraison d'un périodique illustré, qui doit remplacer *Putnam and Emerson's Magazine*. Le couvert porte une aigle d'une immense envergure, étreignant le globe dans ses serres avec la devise, *Onward!* Ce n'est pas rassurant pour les voisins. Parmi les écrivains qui ont promis de contribuer à remplir les pages de ce recueil littéraire nous remarquons, G. D. Prentice, O. A. Brownson, l'hon. Charles Gayarré, l'abbé Adrien Rouquette, le lieutenant Maury, T. F. Meagher, Madame Levert et le général G. P. Morris. Il y a beaucoup de gravures dans la première livraison. Les tombeaux, les têtes de morts, les cercueils, les spectres, y sont en nombre et rendent la chose un peu funèbre pour un cadeau de nouvel an. Sous ce rapport, les Américains, comme sous beaucoup d'autres, nous paraissent être *anglais et demi*. Le nouveau recueil contient une grande quantité de matière à lire, est imprimé avec élégance sur de très beau papier et fait le plus grand honneur aux éditeurs, MM. Oaksmith et Cie. L'abonnement est de \$3.

HARPER'S MONTHLY.—La livraison de janvier de ce recueil est doublement intéressante. Elle contient un article sur le territoire anglais de la Rivière Rouge, où les mœurs et les manières de nos *Bois-brûlés* et de nos *Courreurs-de-bois*, sont décrites à l'aide de la plume et du crayon; et un article sur *Québec*, plein de charmantes gravures. Malgré quelques erreurs, ces deux morceaux sont écrits dans un meilleur esprit que n'ont coutume de l'être les diverses appréciations de la race Franco-Canadienne par les écrivains américains.

Toronto, décembre 1858 et janvier 1859.

MONTALEMBERT'S celebrated Essay on England, John Lovell, 80 pages in-12. Cette reproduction, en anglais, de l'article du *Correspondant*, du procès de l'illustre écrivain et de quelques articles de journaux, sur le même sujet, a eu un très grand débit dans le Haut et dans le Bas-Canada. Elle est accompagnée d'une notice biographique et d'un portrait. M. Lovell en est à son troisième tirage et a vendu déjà plus de 8,000 exemplaires.

PUTVOYE.—The Lower Canada Law Almanach. C'est un tableau parfaitement compilé de tout ce qui peut-être utile aux avocats et aux hommes d'affaires. Prix, un écu.

Québec, janvier 1859,

L'ABEILLE.—C'est avec bonheur que nous saluons le retour de cette